

M. Μαλκογιάννη

LA BOURGEOISIE DANS L'OEUVRE ROMANESQUE DE FRANCOIS MAURIAC: UNE CLASSE SOCIALE EN CAUSE

«Il était une fois un enfant espion, un traître inconscient de sa trahison qui captait, enregistrait, retenait à son insu la vie de tous les jours dans sa complexité obscure»¹.

En effet Mauriac, agissait en espion contemplateur et critique à la fois qui ne comprenait pas le comportement d'une partie de la société, qui fermée à tout étranger, repliée sur elle — même, bizarre, graduait les saluts et les sourires selon la fortune de ses membres.

Dès l'âge de 29 ans et après avoir eu une expérience en poésie, il s'est destiné à la prose commençant à dépeindre la société qu'il avait connue. Tout au long de ses vingt cinq romans et de ses trois pièces de théâtre il a entrepris la peinture de la bourgeoisie de son temps.

Ce «démon du style» a étalé, d'une cruauté qui n'a peut-être pas son égal dans la littérature française les défauts d'une société en décadence. Après avoir scruté son milieu, la bourgeoisie provinciale, il nous l'a présentée sans la moindre intention de cacher ni sa bassesse, ni sa veulerie. C'est ainsi qu'il a écrit une longue histoire sur les moeurs et il est devenu une sorte d'historien de son époque comme l'étaient avant lui, Molière, Balzac, Flaubert ou Proust.

Obstiné et infatigable, doué d'une incontestable bonne intention, persuadé que le devoir de l'écrivain est de bien employer ses dons naturels et de contribuer à l'amélioration de la société en stigmatisant ses défauts, il écrivait avec acuité, avec malice aussi, afin d'atteindre, son but qui était de mener à la révolution à la création d'une société plus saine où le dédain pour les pauvres et les moins chanceux, le pharisaïsme et les calculs sordides dictés par d'intérêts abominables ainsi que l'attachement maniaque des individus à l'argent et aux biens matériels seraient, sinon écartés, au moins diminués.

Il essaie d'atteindre le monde au cœur comme dans *Préséances* un de ses premiers romans édité en 1921 où apparaissent les incroyables faiblesses de la bourgeoisie bordelaise, qui pourtant prétendait être la meilleure.

La satire se poursuit dans *Le Désert de l'amour*, *Le Noeud de Vipères*, *Thérèse Desqueyroux*, *Les Anges Noirs*, *Le Sagouin* et *Galigai* jusque dans *L'Adolescent d'autrefois* édité en 1962. L'écrivain se moque constamment d'un roman à l'autre du snobisme bourgeois, des préséances ainsi que de la malignité, de la vanité - traits caractéristiques de cette classe à de rares exceptions près. Par rancune, il a «gardé une dent»² envers tous les snobs

de sa région semblables à tous ceux qui vivaient dans les autres régions du pays, pareils à ceux qui habitent presque tous les pays du monde. Dans son effort de démontrer les défauts et les vices de ses concitoyens, il est devenu un critique redoutable au point de se demander comment il a pu écrire avec tant de «malice»³, avec tant de franchise, sans aucune prétention de dissimuler les défauts des bourgeois de son pays natal à la classe desquels il appartenait d'ailleurs. On discerne, dès ses premiers romans, une nette prédilection pour le peuple qui, malgré ses faiblesses humaines, constituait une couche sociale plus pure, plus saine, plus raisonnable; un effectif capable de contribuer au progrès social, de se hausser à un niveau supérieur et de parvenir à l'intelligence, par conséquent à l'amélioration du monde. «Dans une société où la bourgeoisie est la plus vaniteuse et la plus gourmée de France, le peuple garde le monopole de l'esprit. Les paroles échangées autour de moi me faisait rire»⁴.

Dès ses premiers romans autobiographiques et maladroits, on peut discerner la sympathie de l'écrivain envers ses personnages, modestes, courageux, pauvres qui supportent leur sort avec philosophie; tandis que les bourgeois et bourgeoises présentés, sont froids, indifférents envers les domestiques, souvent dépourvus d'altruisme et de pitié. Chrétiens déclarés pourtant, ils prennent le contre-pied de l'Évangile et s'ils fréquentent les églises c'est par coutume héritée depuis des années, des siècles, coutume liée à leur façon de vivre qui donne du prestige à leur classe. Débauchés ou pas, plein de satisfaction et de dédain, ils ignorent le vrai amour, la véritable charité, le sacrifice la bonté réelle et profonde. Une hypocrisie certaine régie leurs actes. Ils se croient supérieurs aux autres qui n'appartiennent pas à leur classe.

Ils cherchent à se rendre utiles en s'occupant non seulement de leur famille mais d'autres aussi, de tous ceux qui leur paraissent faibles, à leur portée, tâchant d'organiser la vie privée ou sociale de ceux-ci selon leurs propres goûts, leurs propres préférences, leurs intérêts personnels. Les bourgeois mauriciens - pharisiens abominables dans leur majorité, désirent interpréter les volontés divines, pourtant ils ne font que régler les affaires des autres à leur guise, jusqu'au jour où certains d'entre eux lucides et scrupuleux découvrent leur fausse route, le fait avéré qu'ils ont sacrifié le bonheur des personnes auxquelles ils s'étaient intéressés... à la gloire de Dieu. Ils souhaitent alors réparer leurs fautes et s'ils n'arrivent pas, se voient condamnés au désespoir éternel voués à des remords indélébiles, engloutis dans des gouffres d'où personne ne peut les retirer. Après avoir échoué, ils se retirent chez-eux et demeurent le reste de leur vie, enfermés et inconsolables. D'autres sont consumés par la passion de l'argent ou la débauche, par des vices honteux et sont à jamais marqués par la déchéance psychique.

On se pose la question pourquoi cet auteur avait la manie de stigmatiser,

ces bourgeois provinciaux. Probablement, il ne pouvait supporter la bourgeoisie bordelaise «pourrie et vaniteuse» qui empêchait le développement et les espérances du peuple moins favorisé, évidemment, même en possédant des qualités parfois inaperçues. L'auteur est particulièrement sensible à la médiocrité provinciale. Les commérages, la vulgarité, la bassesse des esprits ainsi que la curiosité des gens lui déplaisaient. La bourgeoisie et la noblesse bordelaise, présentées avec exactitude, reflètent ce qui se passait dans toutes les régions françaises de l'époque, car les mentalités et les habitudes demeuraient à peu près les mêmes, malgré les distances. Témoin perspicace, observateur lucide, il nous a donné de remarquables descriptions des villes provinciales dont les habitants se connaissaient bien et tenaient fermement à la distinction des classes sociales. Il a dénoncé sans réserve le comportement des noceurs chargés de snobisme et de mépris pour les moins privilégiés, en les considérant comme êtres provoquant la colère et semant le dégoût sur leur chemin. L'écrivain fustige les «Fils» des riches commerçants les bourgeois et les bourgeoises de sa région, personnes indifférentes aux arts et fermées à toute émotion; Il attaque aussi les pharisiens et les pharisiennes qui interprètent l'Évangile selon leurs propres intérêts; tandis qu'il témoigne de la sympathie aux femmes d'affaires et exalte le comportement des jeunes progressistes.

Tout d'abord, pour plus de précision, référons - nous à son long et foudroyant réquisitoire contre les «Fils» des riches commerçants, anoblis par le vin, dont la conduite écoeurante choquait l'écrivain. En effet ceux-ci, prétentieux outre mesure, exigeaient de triompher sans discrétion de chaque adversaire et changeaient leurs noms par d'autres anglicisés, très à la mode à l'époque, pour marqueur ainsi leur supériorité mondaine: John Martineau, Willy Durant, Frédy Dupont, Percy Larousselle, héritiers des grandes maisons de vin, sortis des meilleurs collèges ne réussissent qu'un soulagement provisoire à leur nudité psychique et intellectuelle, car en réalité il n'y a pas de différence, selon Francois Mauriac, entre «Fourmi noire et fourmi rouge»⁵.

Dans les collèges pour enfants riches, ils s'estimaient «les uns les autres à l'importance de l'auto qui au sortir des vêpres les venaient quérir» ou «au valet de chambre» qui les attendaient. Dans ces milieux, un enfant intelligent, mais humble, n'avait pas de place. Ces «Fils» ridiculisés par l'écrivain étaient les fruits de femmes impitoyables et c'est ici le cœur du problème: ils étaient éduqués et élevés par des mères qui leur avaient enseigné de haïr les modestes. Ces bourgeois excellaient «à laisser sentir les nuances de leur dédain, de leur bienveillance ou de leur mépris par des façons de hocher la tête imperceptiblement avec ou sans sourire»⁶. Seul réconfort pour l'humble mais perspicace le refus «dans le royaume de l'intelligence, hors de route atteinte».

Quelques années après la publication des *Préséances* l'écrivain demeurait surpris de son attaque féroce et réussie, de son courage aussi de défier la colère de ses concitoyens qui se reconnaissaient dans ses personnages.

Outre les «Fils» l'immense oeuvre romanesque de Fr. Mauriac renferme une longue série de bourgeois et de bourgeoises arrogants, souvent stupides. Dans leurs milieux se créent des scènes inimaginables autour de la dot, de l'argent. Les mariages sont fondés non pas sur l'amour, mais sur la fortune, le rang des intéressés; en un mot, il s'agit toujours d'un mariage basé sur des calculs sordides des deux côtés, sur des intrigues qui parfois provoquent des drames comme on le voit nettement dans *Préséances*, *Le baiser au lépreux*, *Les chemins de la Mer*, *Thérèse Desqueyroux* *Les Anges Noirs*, *Galigai*, *Le Sagouin*. Aussi quand le ménage ne se rompt-il pas la mésentente y règne et exclut le bonheur. Il n'y a presque pas de couple heureux chez Fr. Mauriac, car le mariage n'est pas la consécration de l'amour.

L'univers mauriacien est constitué d'un monde bizarre, souvent sans idéaux, intéressé à l'accroissement de la fortune ainsi qu'aux plaisirs interdits, un monde ayant une vie pleine de secrets désordres. La plupart des bourgeois mauriaciens sont à la recherche acharnée du bonheur, mais sous un angle différent. Toute cette recherche aboutit à découvrir qu'ils avaient mené des luttes vaines, des poursuites inutiles et périlleuses; ils sont donc devenus les victimes de leurs passions, engloutis par celles-ci. Il a dépeint sans aucune hésitation la société de son époque où les débauchés, les époux adultères, beaucoup moins nombreux que les obsédés de l'argent, sont mêlés à des gens vertueux. La vie privée de la plupart d'entre eux «est un chemin mort qui ne mène à rien»; ils s'enfoncent dans une mer inconnue, ils se couvrent «de sable et d'écume; il leur reste de s'y abîmer ou de revenir sur leurs pas»⁷. Toutes les créatures ignobles, tous ces personnages débauchés mêlés à des êtres chastes, à des travailleurs, à des gens honnêtes sont tirés de la «propre substance» du romancier, de sa «propre contradiction»⁸.

Dans cette société où les gens se saignent pour des questions de préséances, le souci de la prospérité matérielle est le moteur de toute existence. Dans cette société l'argent reste le critère infailible de toute relation humaine, ce qui a souvent étonné l'écrivain même: «Que l'argent fût à ce degré chez les chétiens, ce qui ne se conteste pas, ce qui ne se sacrifie pas en dehors d'une vocation très spéciale de franciscain ou de trappiste, je m'en étonnais déjà dans mon enfance»⁹. L'argent est au sommet de l'échelle des valeurs qui ont cours chez ces bourgeois et il est nécessaire au standing d'un monsieur ou d'une dame «comme, il faut». Tous les obsédés de l'argent sont pieux, quelquefois charitables d'une façon qui leur est propre, mais en même temps avarés. L'avarice est un trait commun, chez les mères de famille aussi. Les chétiennes déclarées, qui, par leur mentalité

prennent le contrepied du christianisme, appartiennent presque toutes à l'association des «Dames de charité» ou bien elles sont présidentes des «Mères chrétiennes» et veulent se faire passer pour des «Mères de l'Eglise».

Dans les familles bourgeoises hiérarchisées bien organisées ou pas, l'argent est un facteur de bonheur. Il ne déshonore pas, au contraire ceux qui le possèdent se sentent fort puissants, prêts à attaquer tous ceux qui risquent de barrer leur chemin.

Engagés dans des luttes pour sauver le moindre sou, les bourgeois mauriaciens n'hésitent pas à se brouiller entre eux, à créer des drames en ruinant honteusement et en dépouillant leurs amis. L'amitié ne vaut rien lorsqu'il s'agit de l'argent. Ils ne transigent pas sur ce chapitre. «Les bons comptes font les bons amis» selon le proverbe.

Bien souvent ils dépensent la moitié de leurs revenus et ils placent le reste. L'argent qui anoblit ainsi que les possessions terriennes rassurent ces bourgeois. Une autre religion les unit: «les pins, la vigne, la terre» l'argent-facteurs qui contribuent même à l'union d'une famille. «Ils communiaient dans ce même amour. Si on leur avait ouvert le coeur, on y eût trouvé inscrits les noms de toutes les fermes, de toutes les métairies dont la possession les tenait en joie, les fortifiait aux jours de traverses et de deuil empêchait qu'aucun drame atteignit en eux le goût de la vie»¹⁰. D'ailleurs les pensées de l'avocat Louis dans *Le Noeud de Vipères* pourraient être formulées par n'importe quel bourgeois mauriacien, homme ou femme mondain ou solitaire. «Il me semble que je n'accumulerai jamais assez d'or. Il nous attire, mais il me protège»¹¹. Les femmes d'affaires qui peuplent les romans raisonnables ou hystériques, pieuses ou agnostiques ont la même passion pour l'argent, les propriétés terriennes et par leurs manies ressemblent à Blanche Frontenac, considérée comme le personnage le plus proche de la mère de l'écrivain. «Elle aimait l'argent. Elle ne rougissait pas. Elle préférait la terre. Elle n'aimait pas la terre pour elle-même. A ses yeux la terre représentait de l'argent comme les billets de banque, seulement elle jugeait que c'était plus sûr»¹².

On dirait que l'écrivain a un faible pour les bourgeoises qui gèrent leur fortune comme des hommes, puissantes et inattaquables, inflexibles et intéressées, ayant un désir ardent de régner «sur un vaste empire terrien».

Leonie Costadot, Elisabeth Cornac, Thérèse Desqueyroux ainsi que sa famille, Mme Dubernet, Mme Cajac sont envahies par la même passion féroce innée ou héritée qui obsède cet écrivain et qui, malgré tout, paraît assez indulgent envers elles étant des êtres humains, par conséquent imparfaits, elles trouvent dans cet amour maniaque de l'argent et des propriétés la passion charnelle qu'elles n'ont pas goûtée. A l'automne de leur vie, elles n'ont rien connu du monde, elles n'ont pas voyagé non plus. Du moment qu'elles ont leurs propriétés, elles sont tranquilles. Leur religion

extérieure, excepté celle de Blanche Frontnac ou «espagnole» comme celle de Mme Cajac ne peut les détourner de cette «idolâtrie de la terre».

Leurs enfants leur ont transmis tous leurs pouvoirs et elles se considèrent comme des maîtresses absolues. Ceux-ci gardent envers elles une attitude qui varie d'un roman à l'autre ou bien d'un personnage à l'autre. Quelquefois ils sont dociles, parfois ils se révoltent contre les conceptions dépassées.

Les obsédés de l'argent, les débauchés qui fréquentent les boîtes de nuit entourés d'admirateurs et d'admiratrices de «l'éphémère miracle de la jeunesse» ainsi que les époux adultères ont une fausse conception du bonheur. Selon l'écrivain, celui-ci ne se trouve ni dans la débauche, ni dans la pratique de l'adultère ni dans l'accumulation de l'argent. Ces facteurs ne sont qu'illusoire et aveuglent les personnes au lieu de les éclairer. Ils ne constituent ni des remèdes, ni des solutions ni des oasis et n'apportent pas le salut. Ce sont des erreurs commises par des êtres vulnérables durant leur recherche acharnée du bonheur dans un ultime effort pour sortir de la banalité, pour combattre la monotonie de leur vie, pour oublier la fatalité de l'existence humaine. Ils luttent contre l'idée de l'anéantissement de la nature humaine, contre la mort pour qu'elle ne semble pas la plus forte dans l'ordre universel. Enfin le bonheur, selon la conception mauriacienne se trouve dans l'amour: «aimer infiniment l'être qui nous aime infiniment» c'est un des principes de l'écrivain. Même s'ils le découvrent un peu trop tard, ils n'hésitent pas de prononcer des paroles comme ceux de Brigitte Pian - la pharisienne: l'important sur terre «...n'est pas de mériter mais d'aimer» et ils regrettent tous l'amour qu'ils n'ont pas connu. L'amour selon Mauriac, est une évasion hors du temps qui pourrait rendre l'homme meilleur. Il insiste sur ce point et l'exprime d'une façon ou d'une autre: «...nous ne sommes fait que pour aimer...»¹³

Donc l'important c'est d'aimer, voilà la clef du bonheur. «Amari et amare» de saint - Augustin est la recette du bonheur proposée par l'écrivain, négligée cependant par les chrétiens et les chrétiennes déclarés ou discrets qui emplissent ses romans, ce qui était une constatation faite par l'écrivain dès son âge tendre. Dans ses romans il fait appel à un Christianisme moins austère, non seulement fidèle aux rites, mais à la chair aussi qui «quoi que blessée est Sainte». C'est ainsi que l'écrivain a gagné la sympathie, de tous ceux qui haïssent le puritanisme, une religion tout extérieure qui pourrait empêcher l'épanouissement humain. L'égoïsme, le pharisaïsme bourgeois sont dénoncés dans ses romans. Les bourgeois dépeints par lui assistent aux différentes cérémonies mais par habitude. C'est une bourgeoisie nourrie de Christianisme qui oublie l'enseignement de l'Évangile, l'exemple des apôtres. L'écrivain fustige ces chrétiens désireux pourtant interpréter toujours l'Évangile selon leurs propres conceptions de la vie et du bonheur, de la grandeur et de la dignité sur terre et de se croire meilleurs que les autres.

Il est intéressant de remarquer l'attitude d'une partie de jeunes gens envers leurs parents. Ces jeunes appartenant à une élite de clairvoyants deviennent les juges des idées arriérées, malsaines, juges des valeurs qui avaient cours à l'époque, répandues dans leur milieu bourgeois.

A l'opposé des débauchés et des noceurs, les jeunes progressistes adoptent avec lucidité les idées nouvelles, celles de leur temps, en accusant les parents possessifs ou indifférents trop calculateurs et bornés. L'auteur exalte leurs sentiments nobles, leur sensibilité, leur vigueur, leur intelligence.

Tout n'est pas pourri ni frivole dans cette bourgeoisie; cette partie admirable de sa jeunesse en est la preuve, et devient le porte — parole de son auteur.

C'est à travers elle que Fr. Mauriac passe ses propres idées contribuant à la formation d'une nouvelle société émanée grâce à «une révolution future»¹⁴ à laquelle l'écrivain aspire tout au long de son immense oeuvre romanesque. «Nous ne sommes plus comme nos parents dit Georges Filhot, dont toute la vie tournait autour de ces problèmes de dots, d'héritages, de testaments. La crise a flanqué tout ça en l'air: ça ne nous intéresse plus»¹⁵.

Les fils de Leonie Costadot se méfient également de leur mère, l'accablent de leur mépris. «Leur sale argent» est celui que toutes les mères désirent ardemment leur léguer.

Pareils à ceux-ci Yves Frontenac, Fabien, Jean-Paul, Marie Dudernet Jean de Mirbel, Alain Cajarc.

— «Quelle différence y-a-t-il entre les Solone et nous? Pourquoi sommes nous mieux que les Solone?» demande ahurie la jeune Dubernet à son institutrice Galigai. Et celle-ci lui répond d'une voix suave:

— «La différence entre une fourmi noire et une fourmi rouge, ma petite fille»¹⁶.

Francois Mauriac s'exprimant à travers ces personnages rend clair et incontestable que, dans une société où les gens agissent et se pressent comme des fourmis, les différences passent inaperçues et ne méritent pas de conflits ni de disputes exorbitantes car nous sommes des êtres fragiles et éphémères sur cette planète.

L'écrivain imprégné par une prédilection indubitable pour ces jeunes s'exprime à travers ceux qui se révoltent contre la religion ostentatoire de leurs mères, contre leur passion pour les propriétés, contre leur manque d'amour, contre les débauchés. Courageux comme ils sont, ils haïssent l'argent même en sachant bien, que l'on vit dans un monde dont il est la substance; se révolter contre celui-ci est comme si l'on se dresse contre la vie telle qu'elle est faite depuis des millions d'années.

Cette jeunesse progressiste a des idéaux, des valeurs, des sentiments nobles et malgré sa sensibilité parfois extrême, elle est souvent dure et

intransigeante. Parfois l'abandon du foyer constitue aussi une sorte de révolution personnelle ou pour mieux dire son commencement, en attendant l'autre qui va venir, qui abolira la société fondée sur des calculs monstrueux.

En définitive, les personnages bourgeois, qui peuplent les romans mauriaciens, chargés de défauts sont souvent lucides et scrupuleux. Ils savent leurs erreurs, ils connaissent le désespoir de leurs victimes, ils sont pourchassés par leurs figures décomposées. Groyants ou athées, pharisiens ou pieux, ils inventent des intrigues, ils ourdissent des complots mais ils se repentent tôt ou tard. Angoissés, «mal-aimés», vivant dans une société incapable de leur offrir la certitude de l'avenir, ils s'affolent pour les conquêtes des héritages, engendrent des manigances dans un univers où règnent la contrainte et le désaccord le plus profond.

Cette société pleine de faiblesses, d'hypocrisie, de querelles, de personnes ambitieuses et vaniteuses, une société dont la vicissitude est une de ses caractéristiques principales, n'attirait pas l'écrivain, c'est incontestable. Ses préférences alors allaient au peuple qui possédait des vertus et des valeurs éminentes nécessaires à la formation d'une classe saine et intelligente digne de considération et d'estime.

Comment vivre dans une telle société où les sentiments ne comptaient pas?

«Aller au peuple» est en effet «une formule pleine de sens»¹⁷.

Références

1. Le Romancier et ses personnages p. 84, 85
2. Interview avec Christine Garnier
3. Préséances Préface
4. Le Romancier et ses personnages p. 73
5. Galligai p. 29
6. Préséances p. 12
7. Chemins de la mer (Préface)
8. Préface Tome I
9. L'Adolescent d'autrefois p. 18
10. Destins p. 48-49
11. Noeud de Vipères p. 44
12. Mystère Frontenac p. 189
13. Ce qui était perdu p. 168
14. Mystère Frontenac p. 242
15. La Fin de la Nuit p. 84
16. Galigai p. 29
17. Mystère Frontenac

Editions

- Livre de poche
- B. Grasset
- J' ai lu
- Livre de poche
- J' ai lu
- J' ai lu
- Livre de poche
- Oeuvres Complètes
- J ai lu
- Livre de poche
- Livre de poche
- Livre de poche
- B. Grasset
- Livre de poche
- Livre de poche
- J ai lu
- Livre de poche

BIBLIOGRAGHIE

1. Oeuvres Complètes - Pléiade.
2. Corneau (Nelly), L'Art de François Mauriac, Paris - Ed. B. Grasset (1951).
3. Garnier Christine, L'Homme et son personnage, Paris - Ed. Bernard Grasset (1955).
4. Gandon Yves, Le démon du style: François Mauriac, Paris - Ed. Plon (1960).
5. Glenisson Emile, L'Amour dans les romans de Fr. Mauriac - Ed Universitaire (1970).
6. Prévost (Jean-Laurent), Le Roman catholique à cent ans. Mauriac romancier anticonformiste, Paris - Ed. Fayard (1958).
7. Simon (Pierre - Henri), Mauriac par lui - même, Paris - Ed. Seuil (1951).
8. Roussel (Bernad), Mauriac le péché et la grâce, Paris, Ed. du Centurion (1964).
9. Dolleans Eduard, Drames intérieurs, Paris - Ed. Denoël (1944).

ΠΕΡΙΛΗΨΗ

Μ. Μαλκογιάννη, Μιά τάξη υπό κατηγορίαν: Η αστική τάξη στα μυθιστορήματα του François Mauriac

Από την ηλικία των 28 ετών ο François Mauriac ασχολήθηκε με την συγγραφή διηγημάτων στα οποία σατυρίζει τις αδυναμίες, την μετριότητα, την ποταπότητα της αστικής τάξης, στην οποία και ο ίδιος ανήκε.

Ακούραστος και οξυδερκής παρατηρητής, πεπεισμένος ότι το καθήκον κάθε συγγραφέα είναι η προσπάθεια για ανύψωση του κοινωνικού επιπέδου και η περιστολή των κοινωνικών ανισοτήτων και των ανθρωπίνων διακρίσεων, γράφει με οξύτητα και «κακεντρέχεια» προσπαθώντας με τον τρόπο αυτό να πετύχει το σκοπό του: Την ηθική επανάσταση χάρις στην οποία η κοινωνία θα εξυγιανθεί, απαλλαγμένη από υπερρόπτες, υποκριτές, συμφεροντολόγους, φαρισαίους οι οποίοι ερμηνεύουν τις Ευαγγελικές εντολές σύμφωνα με τις προσωπικές τους αντιλήψεις περί ζωής και κόσμου, σύμφωνα με τα στενά ατομικά τους συμφέροντα, προκαλώντας με την συμπεριφορά τους αυτή οικογενειακές τραγωδίες. Κατ' αυτό τον τρόπο συνειδητά ή ασυνειδητά έγινε ένας ιστορικός της εποχής του, όπως ήταν πριν από αυτόν ο Μολιέρος, ο Balzac, ο Flaubert, ο Proust.

Ο Mauriac προσπάθησε, θα μπορούσαμε να πούμε, να συγκινήσει, να δια φωτίσει, να σωφρονήσει τους μεγαλοαστούς του Bourdeaux, και σε

μιά ευρύτερη προοπτική όλους τους συνανθρώπους του, επειδή τα ανθρώπινα ελαττώματα συμβαίνει συνήθως να είναι τα ίδια από την μία περιοχή στην άλλη, από την μία χώρα στην άλλη.

Σ' όλο το μυθιστορηματικό του έργο, αποτελούμενο από είκοσι οκτώ έργα, μεταξύ των οποίων τρία θεατρικά, ο François Mauriac καυτηριάζει με το δεινό του ύφος τον σομοπισμό των μεγαλοαστών, την ματαιοδοξία τους, την έλλειψη οίκτου, πραγματικής φιλανθρωπίας, αληθινής αγάπης προς τους αναξιοπαθούντες, τους λιγότερο ευνοημένους από την ζωή, καθώς επίσης και την τρομακτική τους προσήλωση στο χρήμα και την ιδιοκτησία. Το κατηγορητήριό του αρχίζει από τους «Γιους» των πλουσίων οικογενειών, κληρονόμους τίτλων και περιουσιών· από τους «Γιους» αυτούς οι οποίοι στην προσπάθειά τους να διατηρήσουν τις κοινωνικές διακρίσεις και με την προβολή της οικονομικής τους υπεροχής, γίνονταν καταγέλαστοι και συχνά αποκρουστικοί.

Η μοιχεία, οι διασκεδαστές —θαμώνες νυχτερινών κέντρων, θαυμαστές «του εφήμερου θαύματος της νιότης», δεν απασχολούν ιδιαίτερα τον συγγραφέα ή μάλλον τον απασχολούν λιγότερο από ότι οι μανιακοί λάτρεις του χρήματος, μεταξύ των οποίων εξέχουσα θέση κατέχουν οι γυναίκες, μητέρες πολυμελών οικογενειών, συχνά χήρες, θρησκευόμενες ή άθεες, υστερικές ή σώφρονες. Η φιλαργυρία των γυναικών αυτών και η παθολογική προσήλωση στις περιουσίες τους, ο αδιάκοπος και λυσσαλέος τους αγώνας για την αύξησή τους καθώς και η προσπάθειά τους να κληροδοτήσουν όσον το δυνατόν περισσότερα αγαθά στα παιδιά τους, είναι ένα θέμα στο οποίο επανέρχεται ο συγγραφέας από το ένα μυθιστόρημα στο άλλο.

Παρ' όλα αυτά σ' αυτή την «σάπια και ματαιόδοξη» κοινωνία υπάρχει μία μερίδα νεολαίας, η καλύτερη, η οποία προς μεγάλη απογοήτευση των γονιών και ιδιαίτερα των μητέρων περιφρονεί τα υλικά αγαθά και επιδιώκει μία επανάσταση ενάντια στις απηρχαιωμένες ιδέες, ενάντια στον φαρισαϊσμό.

Ο δημιουργός τους εκφράζεται διά μέσου των νέων αυτών και δείχνει την αδιαμφισβήτητη προτίμησή του στο λαό, ο οποίος, σε μια πόλη όπου η αστική τάξη είναι η πιο σάπια και η πιο ματαιόδοξη της Γαλλίας, διαθέτει τις σπουδαιότερες αρετές, απαραίτητες για την ηθική ανύψωση της κοινωνίας.